

Coup de coeur
Perdensoni (En laissant perdre le son)
Mon amie Max

Bernard Perron

Volume 13, numéro 3, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, B. (1994). Compte rendu de [Coup de coeur : perdensoni (En laissant perdre le son) / *Mon amie Max*]. *Ciné-Bulles*, 13(3), 20–21.

Perdensoni (En laissant perdre le son)

par Bernard Perron



Geneviève Bujold (Photo: Roger Dufresne)

Lorsqu'on a participé, avec **les Raquetteurs**, à l'avènement du cinéma direct et réalisé un film comme **les Ordres**, on ne peut certes plus détourner son regard du réel. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que le sujet du dernier film de Michel Brault, **Mon amie Max**, constituait au départ un projet de documentaire. Cependant, lorsqu'on est l'un des grands directeurs de la photographie au Québec avec des films comme **Mon oncle Antoine** de Claude Jutra et **les Bons Débarras** de Francis Mankiewicz (c'est Sylvain Brault, son fils, qui signe cette fois-ci la superbe photographie), on ne peut nier la dimension artistique du cinéma. Il n'est donc pas inattendu de constater que le réalisateur porte une attention particulière à l'esthétique de son film. On imagine sans peine que la problématique des filles-mères, des orphelins et de l'adoption au cours des années 60 soit riche en conjonctures. Tourné vers la fiction, le caractère socio-historique du sujet est évidemment moins marqué. Brault privilégie ici le drame par rapport au documentaire et nous offre une œuvre très formelle.

Mon amie Max, c'est, 25 ans plus tard, le retour à Québec d'une femme impénétrable, toujours camouflée derrière ses lunettes noires. Marie-Alexandrine ou, si vous préférez, Max, vient retrouver sa grande amie Catherine, la narratrice du film, devenue une pianiste renommée. Mais surtout, elle vient retrouver le fils qu'on lui a arraché alors qu'elle était adolescente, déchirement qui a ruiné sa vie et une prometteuse carrière de pianiste.

Le retour de Max ne serait pas le même sans Geneviève Bujold, renouant avec Michel Brault après **Entre la mer et l'eau douce**, **l'Emprise** et **les Noces de papier**. Son visage flétri, sa voix âpre et sa contenance amorphe traduisent dans toutes leurs subtilités la singularité et la souffrance d'un être

Coup de cœur: **Mon amie Max**

profondément blessé. Aux côtés de Marthe Keller qui joue bien une Catherine sage et raisonnable (interprétée à l'adolescence par Marie Guillard) et de Michel Rivard en orphelin adulte très crédible, Bujold possède une présence exceptionnelle qui transporte le film. Le spectateur ne peut que s'identifier à Max (Johanne McKay défend admirablement le rôle de Max adolescente) et l'accompagner dans ses efforts pour mettre fin à une longue errance.

Imprégnée de la musique de François Dompierre, la cadence de **Mon amie Max** est binaire et se balance entre le passé et le présent. Ainsi, Max entre deux fois par la fenêtre de la chambre de Catherine et on retrouve deux fois la même composition de cadre lorsque les deux femmes sont sur le lit. Deux scènes sur un toit nous montrent Max au bord de l'abîme devant une Catherine déconcertée. À deux occasions, une fois avec sa mère et l'autre seule, Max monte lentement les marches de la clinique médicale à partir d'une prise de vue similaire. À la fin du film, Max reprend la pièce de Mozart qu'elle a interrompue lors du concert d'ouverture de l'Exposition universelle de 1967. Un travelling arrière la laisse alors à son piano et à sa vie «imparfaite mais préférable au silence» comme un long mouvement de caméra l'avait laissée derrière avec sa détresse alors qu'une infirmière s'éloignait avec son fils. La structure de **Mon amie Max** se développe donc sur deux temps, 1967 et 1992, qui se répètent et se répondent pour mieux clore le mouvement.

Le nœud de l'action du film tient à une réplique de la narratrice alors que Max dévisage un postier: «Derrière chaque visage, elle cherchait l'enfant qu'on lui avait arraché. Elle était sûre de pouvoir le reconnaître.» La quête de Max est incessante. Quand son fils retrouvé refuse de la voir, elle ira tout de

même à sa rencontre. Sachant où le trouver, elle perdra toute assurance et ne le cherchera plus derrière chaque visage.

Alors que Max ferme le bar où elle travaille, trois jeunes hommes la convainquent in extremis de les laisser écouter la fin d'une partie de hockey. L'un d'eux la dévisage et lui demande d'utiliser le piano. Il interprète un extrait de *Tu m'aimes-tu?* de Richard Desjardins. Max s'approche, enlève ses lunettes noires (qu'elle porte presque constamment et enlève lors d'événements importants) et s'assoit près de lui. Brault s'amuse ici avec les lieux communs. Il sait pertinemment que le spectateur interprètera la scène soit comme des retrouvailles, soit comme une séduction. Cette ambivalence constitue précisément l'une des plus belles scènes du film. Plus tard, on voit le couple sortir du bar, marcher, s'arrêter dans l'obscurité et s'embrasser. Cependant, l'éclairage irréel de ce plan prolonge l'ambivalence entre le fantasme et la réalité. Pour le spectateur, tout le reste du film repose sur ces dispositions affectives contraires et sur l'acceptation de l'expression qui veut qu'il n'y ait pas de hasard mais seulement des rencontres.

Ni une leçon de piano ni un film de couleur bleue, **Mon amie Max** a le grand mérite de maîtriser parfaitement son jeu et d'interpréter brillamment sa partition. Dans la première partie du film, alors que Marie-Alexandrine doit travailler une pièce musicale pour le concours de fin d'année, sa mère lui rappelle: «Comme disait ton père, la musique ne commence pas au bout des doigts. Elle commence là (au cœur).» Pour paraphraser cette réplique, on affirmera: «Comme le disait Michel Brault, au cinéma l'émotion ne naît pas à l'écran, il naît dans la salle, chez le spectateur.» ■

Mon amie Max

35 mm / coul. / 107 min
1994 / fict. / Québec-France

Réal.: Michel Brault
Scén.: Jefferson Lewis
Image: Sylvain Brault
Son: Patrick Rousseau
Mont.: Jacques Gagné
Prod.: Aimée Danis - Productions du Verseau, Carole Ducharme - Productions Lazennec et Yves Rivard - Office national du film
Dist.: C/FP Distribution
Int.: Geneviève Bujold, Marthe Keller, Johanne McKay, Marie Guillard, Michel Rivard, Rita Lafontaine



Marie Guillard et Johanne McKay (Photo: Roger Dufresne)